



Enfance Violence Exil

par Catherine MILKOVITCH-RIOUX et Nelly CHABROL GAGNE
CELIS, Université Blaise Pascal de Clermont-Ferrand
Jacques VIDAL-NAQUET (BnF)

Colloque international

[Enfants en temps de guerre et littératures de jeunesse \(20-21^e siècles\)](#)

Co-organisé par la Bibliothèque Nationale de France et l'Université Blaise Pascal de
Clermont-Ferrand/Centre de Recherches sur les Littératures et la Sociopoétiques
(CELIS)

Avec la collaboration de l'Université de Paris-Nord 13 (Villetaneuse) et de
l'Association française de recherche sur les livres et objets culturels de l'enfance
(AFRELOCE)

Jeudi 18 octobre 2012 – BnF

Vendredi 19 octobre 2012 – Université de Paris-Nord 13 (Villetaneuse)

Programme ANR Enfance Violence Exil

enfance-violence-exil.net

La représentation de la seconde guerre mondiale dans la littérature tchèque pour les enfants

Milena Šubrtová

(Université Masaryk, Brno, République Tchèque)

La représentation de la seconde guerre mondiale revêt des formes variées dans le cadre de la littérature pour les enfants et les adolescents. En fait, celle tchèque a connu plusieurs vagues éditoriales centrées sur cette thématique que nous allons chercher à caractériser à l'aide d'exemples à la manière d'une synecdoque.

Fabulations et faits : les aventures de partisans et les expériences réelles des enfants comme source d'inspiration (1945-1948)

Le thème de l'occupation nazie et des événements liés à la guerre apparaît dans la littérature pour les enfants immédiatement après la libération de 1945, tout en étant lié au vécu des citoyens tchèques sous le « protectorat ». Les premières oeuvres sont dictées par une haine absolue envers les Allemands. On peut citer en guise d'exemple un conte fabuleux publié en mars 1946 sur les pages de la nouvelle revue pour enfants *Mateřidouška*. Le conte paraît sans le nom d'auteur sous le titre *Les Animaux et les soldats* et avec le sous-titre « d'après le conte populaire ». C'est une adaptation du conte populaire ayant pour sujet les animaux qui viennent de s'installer, après un long voyage, dans une cabane de brigands. Les malfaiteurs,



revenus d'une campagne de pillage, sont effarés par les animaux au point de s'enfuir pour toujours. La version *Les Animaux et les soldats*, mise à jour, substitue aux brigands les soldats de la wehrmacht en repli. Lors d'un affrontement dans cette cabane obscure les soldats se considèrent tombés entre les mains des militaires soviétiques. Pris de peur, les poltrons se sauvent et le conte s'achève par une conclusion optimiste que les Allemands ne remettront jamais leur pied dans le pays des Tchèques. Dans l'ambiance du transfert des Allemands après la guerre ce texte n'était point considéré comme extraordinaire, pourtant le lecteur actuel serait sans doute frappé par une forte aversion contre une autre nation.

Il est évident que la plupart des auteurs prêtent leur attention surtout aux moments dramatiques de la libération et à la résistance anti-nazie au sein du pays et à celle menée de l'étranger. C'est le suspense, des intrigues dramatiquement aiguës, la division des personnages en noir et blanc entre les héros positifs et leurs ennemis ignobles qui font obéir cette littérature pour enfants aux conventions du roman d'aventure. Un type inédit du roman d'aventure fait apparition, dit en tchèque « partyzánka », c'est-à-dire quelques chose comme « aventures/polar de partisans ». Les romans et contes en question présentent de jeunes héros qui, étant arrachés de leurs familles sous l'occupation, ont rejoint la résistance et pris part à l'Insurrection de mai, pour servir ensuite, dans l'ambiance de paix instaurée, d'exemple pour bâtir une nouvelle République. Ces textes ont été publiés dans les séries spécialisées intitulées par exemple *Bojovníci* (*Combattants*, dans la maison d'édition Orbis) ou *Polnice* (*Clairon*, dans la maison d'édition Toužimský a Moravec spécialisée dans les romans d'aventure).

A part ces ouvrages obéissant aux stéréotypes de la littérature d'aventure et de propagande il y a aussi des textes qui rehaussent le côté documentaire d'une psychologie détaillée des personnages. L'auteure Zdeňka Bezděková a destiné son roman *Říkali mi Leni* (*On m'appelait Leni*) publié en 1948 d'abord au lectorat adulte. L'ouvrage a pourtant connu un si vif retentissement chez les enfants et les jeunes qu'on a adressé les rééditions suivantes aux enfants; jusqu'aujourd'hui le livre a connu dix rééditions.

L'inspiration pour écrire le roman est venue à l'auteure par l'intermédiaire d'un fait divers mentionnant le vrai destin d'une petite fille traînée en Allemagne en vue de « rééducation ». Bezděková n'a pas tenté de reconstituer l'histoire authentique, celle-ci ne lui sert que d'un point de départ pour tisser le destin de Leni, héroïne fictive. Le roman est raconté en direct, du point de vue de l'héroïne ayant à peine dix ans, cette perspective narratrice permettant au lecteur de suivre l'héroïne tout au long de son chemin douloureux en quête de ses racines. Leni est élevée dans une famille allemande d'orientation nazie. Petit à petit, à travers des bribes de ses propres souvenirs, des réactions sentimentales peu chalereuses de la part de la mère et du frère et des allusions moqueuses de son entourage, Leni découvre qu'elle est originaire de Bohême. L'unique preuve, qu'elle possède est la vieille petite valise déposée dans le grenier qui lui avait appartenu. Son label trahit l'origine tchèque de la fille et la valise contient un chapeau d'enfant, une poupée et un bout de papier avec une adresse tchèque. Leni seule se met à découvrir le secret de son origine, tout en revendiquant courageusement le droit de son vrai domicile. Aidée par un instituteur bienveillant et par l'armée américaine, elle parvient à obtenir une repatriation en Bohême où sa mère l'attend, ayant survécu à la guerre dans un camp de concentration.

L'action se déroule dans la période d'après-guerre et le mal n'y est pas démasqué seulement sous sa face la plus évidente, c'est à dire celle de la violence physique : « La guerre est la pire des choses au monde, elle prive les mères de leurs fils et fait des enfants les orphelins », écrit Leni dans sa rédaction, sous les conseils de la grand-mère. Cependant l'institutrice l'oblige à modifier le passage : « Je suis fière que mon père ait été un héros allemand ». L'unique personnage explicitement violent, c'est l'« oncle » Otto, ami de la mère allemande de Leni. Cet ex-membre des SS vit maintenant comme un fricoteur, noue des amitiés intéressées avec les soldats américains, tout en gardant simultanément et avec soin les souvenirs de son passé nazi – un revolver et une photo où il pose avec des civils exécutés. Dans la première édition adressée encore



aux lecteurs adultes, il y a même une scène de contrainte sexuelle contre Leni; dans l'édition adaptée à l'usage des enfants ce n'est qu'une fessée injuste que ce personnage lui inflige.

Dans le roman de Bezděková, le pire des maux de la guerre, c'est celui qui frappe les enfants – ils ont été privés de foyer, séparés de leurs parents et démunis de leur propre identité. La responsabilité de ces maux n'incombe pourtant pas uniquement aux nazis, mais à tous ceux et celles qui n'avaient pas su leur opposer une résistance. À la question, adressée à un sergent américain, pourquoi la famille allemande, ne l'a-t-elle-pas aussitôt renvoyée à la maison, en une coopération avec les Américains, Leni a droit à la réponse suivante: « Ça ferait du bruit de nouveau et ils veulent, eux, laisser ça en paix, une fois pour toutes. Il faut peu à peu faire oublier les camps, le gaz et les pauvres gosses. Pour qu'on puisse dire: ‚Mais ce n'était pourtant qu'une momerie innocente, toute bête - pour pouvoir jeter tout ça aux oubliettes et : Passons l'éponge, les uns et les autres! Et toi, tu ne veux pas leur fichier la paix, avec ta valise. »

L'auteure sait éviter une vue simplificatrice sur la société allemande d'après-guerre : à côté des nazis acharnés se refusant à admettre la défaite (comme l'ancienne institutrice de Leni, certaines camarades de classe et leurs parents, la mère), elle présente même les Allemands qui se sont engagés dans la lutte anti-nazie (l'instituteur de Leni) ou bien ceux, comme la grand-mère, qui dans la lumière des horreurs vécues se sont au moins détrompés.

Encore que dans cette époque libre la littérature profite toujours d'une pluralité d'opinions, de générations et d'édition, dès 1946, un diktat social s'impose à la littérature pour enfants qui dorénavant doit être bien sage. Václav Kopecký, ministre communiste, exigeait que la littérature éclaire aux enfants « la fatalité de la lutte historique de notre nation, unie à toutes les autres nations slaves, contre les Allemands ». Un rôle important de modèle et d'exemple pour former le goût des lecteurs est confiée aux traductions des littératures soviétiques, p. ex. A. Gajdar, *Timur et son équipe*, V. Katajev, *Fils de brigade*, A. Fadejev, *Jeune garde*.

Le tableau littéraire idéologisé de la guerre : la guerre en tant que conflit des forces sociales antagonistes et les enfants armés (les années 50 du XX^e siècle)

Le vrai tournant dans l'histoire de la littérature tchèque, c'était l'année 1948 avec au mois de février un coup d'Etat mené par les communistes qui a marqué la littérature pour les quatre décennies à venir. Mains auteurs représentant une opinion contraire à la ligne idéologique officielle ont été frappés de répressions et de restrictions éditoriales. La littérature s'est scindée en un courant triple, d'exil, de « samizdat » (c'est à dire d'une édition privée et clandestine) et celui de la voie officielle; dans le cadre de ce dernier les auteurs eux-mêmes soumettaient leurs ouvrages à une autocensure. La loi de l'école unifiée (1948) a négativement marqué la littérature pour les enfants et la jeunesse, en violant leurs lectures et en imposant les livres de lecture unifiés et une explication préconçue qui aurait dû servir de base pour les instituteurs. La fondation de la maison d'édition nationale du livre pour enfants SNDK (*Státní nakladatelství dětské knihy*) en 1949 représente un bouleversement sensible dans le domaine éditorial, privilégiant cette maison jusqu'à lui attribuer le monopole et une surveillance aisée de la publication des livres pour les enfants. Une forte idéologisation des oeuvres littéraires en est une conséquence évidente.

A l'émotivité des proses nées immédiatement après 1945, on a substitué une pathétique et tendancieuse explication de la seconde guerre mondiale. Celle-ci était interprétée sur les pages destinées aux enfants comme un conflit des forces sociales antagonistes, le rôle des alliés américains passé sous silence et la participation de l'Armée rouge et de l'Union soviétique surestimée. Les proses sont schématiques, avec une vision du monde en noir et blanc et les personnages bons et méchants. Les enfants, symbole des « lendemains nouveaux » y prennent une part active dans les opérations militaires pour y penser et agir



comme les adultes et d'après leur modèle. La résistance des partisans et les opérations militaires du Corps d'armée tchécoslovaque, formé sur le territoire de l'Union soviétique, ont été assimilés au mouvement hussite. Dans le roman *Práče, Lanceur de pierres* (1959) de Jan Mareš le garçon sauvé par les soldats soviétiques d'un camp de concentration en Pologne devient, à l'instar des garçons hussites luttant au lance-pierres, un secours actif des unités combattantes tchécoslovaques.

La critique de l'époque a apprécié le livre *Jurášek* (1951) par Jura Sosnar qui peut servir d'un autre exemple. Le petit garçon Jurášek vit dans un village dans le sud de la Moravie et son père communiste est embrigadé dans la résistance clandestine anti-nazie. Ne se doutant de rien, le garçon soupçonne le père d'être lâche, mais avec un déchirement progressif du réseau des résistants il devient nécessaire que le père initie le fils à l'action. Jurášek aide à couvrir un partisan soviétique et son poste émetteur, tout en prenant une part active dans la lutte: armé de pistolet et de grenades il « neutralise les fascistes ». Quand, une fois le danger mortel survenu, il fait ses adieux à la vie, des sensations naturelles de peur ou de regret sont écrasées par la fierté de faire part de « la tradition combattante du mouvement de la jeunesse ». Dans l'optique d'aujourd'hui, il y a même des passages très douteux du point de vue éthique. Jurášek par exemple cause la mort de son cousin, le faisant attaquer, délibérément, par les chiens de la gestapo afin de détourner leur intérêt et de pouvoir avertir un partisan. L'action est présentée dans une perspective intradiégétique, le personnage de Jurášek est néanmoins vu aussi de l'extérieur. Ce choix permet au petit lecteur de s'identifier avec le héros principal et le fait parallèlement accepter les jugements explicites concernant le bien et le mal. Jusqu'en 1984, le livre a connu sept rééditions et une adaptation

cinématographique.

De pareils personnages d' « enfants-adultes », privés d'attributs d'enfance et dotés, pour faire face aux dangers et même à la mort, d'un courage et d'un pathos peu véridiques, étaient typiques de la production littéraire tchèque tout au long des années 50 du XX^e siècle.

Une démythisation des événements de guerre : l'absurdité de la guerre vu par les yeux d'un enfant (les années soixante)

De braves résistants comme référence pour le mouvement des « pionniers » ont laissé leur traces dans les proses publiées encore dans la première moitié des années soixante. Ce fait est explicable par de longs délais de production (la rédaction de la maison SNDK soumettait les manuscrits à des procédures d'autorisation interminables et l'industrie polygraphique souffrait du manque de papier). Ainsi, il arrivait que les livres ne paraissent que plusieurs années après la remise du manuscrit à la rédaction. Par exemple le roman *Horami jde březem, Mars est venu dans les montagnes* d'Alexej Pludek est paru en 1963, pourtant ses idées sont ancrées plutôt dans l'atmosphère de la décennie précédente. Le héros nommé Aleš, né après la guerre, a quatorze ans. Il n'a jamais connu son père car celui-ci avait rejoint les partisans et est tombé quelques jours avant la libération. Aleš ne commence à dévoiler le passé de son père que lorsqu'il fait une crise personnelle et cherche des repères. Plongé dans la lecture du journal de son père, il entreprend une expédition sur les traces de sa résistance dans les rangs des partisans. L'auteur mène un parallèle entre les enfants contemporains, membres des « pionniers », leurs vie et travail dans une collectivité, et des partisans de l'autre côté, dont le sacrifice de vie représente un engagement moral pour la jeune génération.

Dans l'année même de la parution du roman *Mars est venu dans les montagnes* le romancier et scénariste Jan Procházka a achevé le manuscrit du roman *Ať žije republika, Vive la République*. Cette oeuvre, considérée comme un tournant, est parue en 1965, accompagnée des illustrations de Jiří Trnka. Contre toute attente, elle a été vite rééditée en 1968.



L'intrigue principale du roman est concentrée dans l'espace de quelques jours juste avant la fin de la guerre. Le héros de douze ans, dont le nom est Olin, vit dans un petit village dans le sud de la Moravie. A la différence de ses précurseurs littéraires des années 50, intrépides et musclés, Olin est un marginal, qui par sa petite taille est exposé à la chicane de la part des garçons du village. Nonobstant, doué d'un esprit combattant, Olin se sert de sa finesse pour provoquer ses adversaires qui sont plus forts. Il trouve son unique ami dans la personne du pauvre Cyril qui gagne les sympathies du garçon par son amour pour les animaux. Le père d'Olin, terrien travailleur et parcimonieux, craignant le pillage des armées allemande en repli et celle russe qui arrive, veut sauver ce qui est le plus précieux, ses chevaux et son char. Il ordonne à Olin de se cacher dans la forêt ensemble avec la jument de trait nommée Julina. Au moment où les Allemands qui se sauvent lui volent le cheval et le char, une aventure pénible de deux jours commence. Les cosaques russes font leur apparition dans le village et débusquent définitivement les Allemands. A l'arrière-plan de ces événements importants Olin traverse sa propre tragédie. Meurtri et épuisé, craignant la colère d'un père irascible et brutal, il tâche de trouver la jument volée ou de s'emparer au moins en compensation d'un autre cheval.

Pour son roman, Procházka a élu Olin comme narrateur homodiégétique avec focalisation interne. Le lecteur envisage tous les événements dans la perspective du petit héros qui, néanmoins, raconte à partir d'une distance spacio-temporelle non spécifiée. Pendant son errance, il lui arrivent des associations qui donnent naissance aux souvenirs des moments clés de sa vie. Ce sont les habitants du village natal, enfants et adultes, qui y jouent un rôle important. Des souvenirs, des remarques momentanées et des descriptions bien senties trahissent une pertinence et un prosaïsme plutôt documentaires, alors que dans les rêveries du garçon les images de paysans subissent une métamorphose presque surréaliste.

Le roman de Procházka est plein d'ironie et de paradoxes. A commencer par le titre pathétique du livre, appel enthousiaste, qui contraste vivement avec le rapport cru sur la petitesse humaine qu'est le roman. Craignant et les occupants nazis en repli, et des libérateurs russes arrivant, les paysans décorent les portes de leurs demeures par les inscriptions „typhus“ pour les décourager. Mais une fois les Allemands partis de la grande propriété, leur siège provisoire, les paysans eux-mêmes se mettent à piller et à tout voler jusqu'à la dernière chose à leur merci. Une fille du village qui aimait plaisanter avec les soldats allemands, se fait prendre en photos avec les cosaques russes après la libération. Le groupe de cosaques appartenant à l'Armée rouge a un équipement lamentable par rapport à la wehrmacht, la discipline des soldats est minée par l'alcool et leur supériorité n'est due qu'à leurs courage et à leur goût du risque, souvent payés de leur vie.

A plusieurs reprises, Olin est un témoin direct de la mort sanglante des animaux et des gens, sa propre vie étant menacée au milieu des fusillades entre les armées allemande et celle russe. Ses réactions sont typiquement enfantines. Il ressent la peur de la mort et de la proximité des cadavres. Dans les moments où il a peur pour la vie, il appelle à haute voix maman, bredouille mécaniquement une prière et il imagine, d'une façon tout à fait réaliste, son propre tombeau d'où les railleurs du village lui volent les bougies. La crainte pour sa vie donne ensuite place à la peur pour la mère ce qui est la preuve crédible de la métamorphose de l'enfant en adolescent.

Le fond du conflit armé est étranger à Olin, il n'y réfléchit pas. Pourtant il est capable de démasquer l'hypocrisie des paysans lâches, jusqu'ici faisant des courbettes devant les Allemands, qui, après l'attaque victorieuse des soldats russes leur réservent un accueil triomphal. Pour Olin, les premiers instants de la République libre sont liés à la violence et à l'humiliation. Il devient le témoin du lynchage et du suicide de Cyril. Plus tard, lors d'un moment solennel, quand l'hymne national retentit à travers la commune à l'honneur de la fin de la guerre, Olin se retrouve par terre, battu et se fait outrageusement pissé dessus par des gosses du village.



Le premier chapitre du roman s'ouvrait par une vue sur le ciel avec un « messerschmied » allemand faisant des ronds dont la présence ne surprenait plus les paysans. A la fin du texte, le narrateur fixe de nouveau ses yeux sur le ciel. Les pigeons traversent le ciel tels des points imperceptibles, et tout d'un coup, la perspective change - c'est Olin qui voit sa propre existence de leurs yeux: un homme seul, peu importe lequel, n'est qu'un petit rien sur cette vaste terre.

Dans son roman *Vive la République* Procházka ne démythifie pas seulement le caractère national, mais aussi l'image qu'on se fait de l'enfance. L'enfance vu par Procházka n'est pas un paradis exempt de soucis, mais une période de recherche douloureuse de points de repère dans un monde d'adultes, hypocrite et moralement peu solide. En même temps les adultes ont une relation peu sentimentale, pragmatique envers les enfants. Le romancier a adapté ce même sujet en scénario pour le film éponyme du réalisateur Karel Kachyňa (1965). La publication du livre et l'acceptation du scénario pour être filmé peuvent être considérés comme preuves sûres d'un changement d'atmosphère sociale; aussi le 20^e anniversaire de la fin de la guerre s'est montré favorable à la réalisation des deux ouvrages. Pourtant la projection du film au festival international de Moscou a suscité un grand émoi à cause des portraits peu flatteur des libérateurs soviétiques. Après 1969, Procházka, en tant qu'un des représentants du printemps de Prague est devenu l'un des auteurs persécutés et son oeuvre littéraire et cinématographique n'a été accessible aux lecteurs et aux cinéphiles qu'après la révolution de velours en 1989.

Fabulations et faits, encore une fois: la guerre comme un événement historique achevé et la guerre comme un événement mythique (les années 70 et 80)

Suite à l'occupation par les troupes du Pacte de Varsovie en août 1968 et à la suppression du mouvement menant à la liberté dans la société, la politique d'édition a subi de nouveaux changements. Dès octobre 1970 est entrée en vigueur une liste interne de livres et d'auteurs prohibés dont les ouvrages seraient éliminés des catalogues d'édition, repris des imprimeries et des bibliothèques et détruits. La SNDK a changé le nom pour devenir *Albatros* et pour perdre la position de monopole, elle n'en détenait pas moins le poste privilégié parmi les éditeurs du livre pour enfants. La littérature pour les enfants et les jeunes était toujours largement subventionnée. La politique culturelle de la Tchécoslovaquie présentait le livre pour enfants devant le monde comme « un étalage du niveau culturel du pays ». En plus, la littérature était considérée aussi comme un moyen d'éducation des nouveaux citoyens de l'Etat socialiste, alors son développement s'est vu directement corriger. Sur une commande idéologique explicite (p. ex. sous forme des concours des maisons d'édition à l'occasion des anniversaires des grandes dates politiques et historiques) une nouvelle vague est venue, apportant encore une fois les ouvrages avec pour sujet la seconde guerre mondiale.

Le courant factographique était représenté surtout par la trilogie de Eliška Horelová (*Zdivočelá voda, Eaux enragés, 1973; Strhané hráze, Dignes rompues, 1978; Potopa, Déluge, 1979*), qui représente un tableau détaillée de l'histoire de la Bohême dans les années 1938 et 1939. Dans le roman *Čas ohně, čas šeříků, Temps de feu, temps de lilas (1976)* Horelová a dépeint les journées dramatiques de la fin de la guerre, dans la petite prose *Kluci ze zabraného, Les gosses du terrain réquisitionné (1982)* elle revisite la période où des centaines de familles tchèques étaient sommées de quitter sans tarder leurs maisons, car l'armée allemande avait prévu d'installer une zone d'entraînement sur leur terrain. C'est avec un recul d'historien que Horelová décrit tous ces événements, pourtant elle y est impliquée par son expérience personnelle, tout en revenant sur ses souvenirs d'enfance.

Grâce aux appels de la part des maisons d'édition, la guerre est devenue un grand thème même chez les auteurs qui ne l'avaient pas connue de leur vivant. Petr Křenek lui a consacré la courte prose *Ondřejovo srdce, Le Coeur d'Ondřej (1977)* et *Devět Martinových dnů, Neuf jours de Martin (1979)*. Le sujet du premier



texte fait penser aux proses propagandistes sur les enfants armés des années cinquante: Ondřej vit avec son père qui est un garde forestier dans les montagnes à la frontière de la Moravie et de la Slovaquie. Le père sert de passeur aux résistants et aux réfugiés des camps de concentration. Ondřej est, tout naturellement, engagé lui aussi, qui, en tant que petit enfant, ne suscite pas de suspicion auprès des soldats allemands. Comme d'habitude, l'unique adversaire des nazis, c'est l'Armée rouge.

A la différence de la littérature de l'époque des années cinquante, la caractéristique du personnage de l'enfant est doté d'une psychologie plus crédible. La prouesse d'Ondřej est naturelle et peu ostensible. Le garçon ne se rend même pas compte de l'importance des tâches qui lui sont confiées, souvent l'obéissance et la responsabilité sont moins puissantes que l'envie de jouer et le désir d'aventure propres à un enfant.

Au pathétisme figé typique des années cinquante, le procédé métaphorique se substitue. A la fin de la prose, le père d'Ondřej est poursuivi par les soldats allemands et traqué jusque dans sa maison. Pour la lutte des nazis, supérieurs en quantité, face au garde forestier et à son petit fils, l'auteur a trouvé un parallèle symbolique dans une bagarre d'entre deux chiens. Un chien racé d'un officier allemand se bat avec un chien bâtard appartenant au garde forestier. D'abord, c'est le chien savant musclé qui triomphe, mais le chien de campagne, aguerri dans maintes bagarres, ne lâche pas prise et le mord à la gorge. L'officier allemand pris de rage tue à coup de pistolet le chien du garde forestier. Parallèlement, celui-ci, seul avec Ondřej, brave les soldats professionnels supérieurs en quantité, pour être finalement tous deux sauvés par les habitants de la commune. Le titre du livre *Le Coeur d'Ondřej* joue aussi une double symbolique, se référant au courage du garçon et à son porte-bonheur, un clou de fer dont un ouvrier d'une verrerie locale a fait, de ses mains, un coeur informe.

L'action de la prose suivante de Křenek, *Devět Martinových dnů, Neuf jours de Martin* (1979) se passe à l'époque actuelle. Deux garçons sont attirés par l'épave d'un vieux char d'assaut soviétique qui rouille, dès la fin de la guerre, dans les bois. Ils se font raconter par un survivant de la guerre ce qui s'est passé à cet endroit. Pour eux-mêmes, la guerre n'est qu'un passé trop éloigné et ils entourent les restes du char de leurs propres histoires fantaisistes.

Paroles authentiques et témoignages : le thème de l'holocauste (à partir des années 1990 jusqu'à présent)

Grâce aux changements dans toute la société survenus après 1989, des possibilités inédites se sont présentés pour la littérature. Même dans cette période le thème de la deuxième guerre mondiale et de l'occupation nazie n'est relegué qu'au second plan, mais les auteurs s'intéressent à un sujet légèrement tabouisé ou bien simplifié jusque-là, à savoir l'holocauste.

Parmi les ouvrages les plus marquants reflétant l'holocauste dans le domaine de la littérature pour les enfants et les jeunes, il faut citer le roman de Hana Bořkovicová, *Zakázané holky, Les gamines interdites* (1995). L'auteure décrit en un retour en arrière l'amitié de Jana, fille aryenne, avec un trio de soeurs juives. Petit à petit, les amies juives et Jana se perdent de vue – il leur est dorénavant interdit d'aller à l'école, au parc, au cinéma. Ainsi Jana est prête à courir un danger mortel en allant les voir clandestinement à leur domicile, avant que ses copines ne finissent dans l'un des transports. Sur les conditions affreuses et sur la destination de ces transports, la petite héroïne ne sait rien, alors que le lecteur enfantin, doté des connaissances historiques élémentaires, se doute déjà de la triste fin.

Pour échapper à la réalité pénible accompagnée des perquisitions domiciliaires, humiliations, isolement et menace de mort, les jeunes filles s'inventent un royaume de contes de fées. Les gamines possèdent leur propre empire reflétant leur frustrations et leurs désirs. C'est à Jana qu'incombe le rôle de la narratrice, qui, encore un demi-siècle après la fin de la guerre, en grand-mère affectivée et entourée de petits-enfants, retourne dans ses souvenirs vers ses amies juives et leurs vies perdues. L'héroïne Jana est construite comme moralement solide, dépourvue de doutes, les parents la soutiennent d'emblée dans son



intention de ne pas se résigner face à ses amitiés « interdites ». Son personnage manque pourtant la dimension d'un développement interne – il n'y a que des événements externes qui changent et qui ne font que confirmer les caractéristiques de l'héroïne.

Il est symptomatique que Bořkovcová, ayant publié des livres pour les enfants depuis l'année 1970, qu'elle n'ait ouvert le thème de l'holocauste qu'un demi-siècle après la fin de la guerre. Étant originaire d'une importante famille juive sioniste de Prague, l'auteure a connu de sa propre expérience les camps de concentration de Terezín et d'Auschwitz où son père et son frère avaient péri. La cause de ce silence n'aurait pas été seulement un refus d'être ronger par les souvenirs douloureux mais probablement aussi la peur de déclarer ouvertement son origine juive et sa foi profonde (dans l'après-guerre, la romancière a reçu le baptême). Dans le livre adressé aux enfants, elle n'avoue pas encore son lien personnel par rapport au thème, l'histoire est relatée du point de vue d'une jeune aryenne, survivante de la guerre qui ne cessera de culpabiliser, à cause de ses amies qui n'avaient pas eu autant de chance. Elle n'a ouvertement parlé de sa propre expérience que dans les pages du roman pour adultes intitulé *Soukromý rozhovor, Un entretien privé* (2004). Deux voix s'y alternent – la première, celle d'une petite enfant, d'abord naïve, déportée avec toute la famille dans un camp de concentration, et une seconde, la voix du « moi » adulte, d'une survivante qui est capable d'embrasser le tout d'un regard distancié pour juger avec le recul nécessaire. Après la mort de Bořkovcová, on a publié des morceaux choisis des journaux qu'elle avait tenus depuis le début des années 40 jusqu'à la fin de la guerre (*Píšu a sešit mi leží na kolenou, J'écris, le cahier posé sur mes genoux*, 2011).

Il y a aussi les propres écrits des enfants internés dans les camps de concentration qui apportent un triste témoignage. L'écriture leur aidait à oublier un peu la pénible réalité mais aussi à exprimer leurs peurs. Dans le milieu littéraire tchèque on a publié pour la première fois les essais littéraires des enfants du camp de concentration de Terezín sous le titre *Je mojí vlastí hradba ghett?, La muraille des ghettos, serait-ce ma patrie?* (1995). Ce sont des morceaux choisis de poésies, de proses et de dessins dont les auteurs sont les enfants de Terezín.

Le mélange de genres, mi-documentaire, mi-fiction littéraire, est représenté par le livre pour enfants *O chlupci, který se nestal číslem, Le Garçon qui n'est pas devenu chiffre* écrit par Ivan Klíma et illustré par Bedřich Fritta (1906-1944). Le volume n'est né que cinquante ans après la guerre à la base d'un album que Fritta aurait dessiné pour le troisième anniversaire de son fils Tomáš en 1944, moment où toute la famille des Fritta était internée dans le ghetto fortifié de Terezín. Ivan Klíma adolescent vivait dans une cellule voisine. Devenu écrivain, il a accompagné les illustrations d'un texte adressé, lui aussi, aux enfants d'âge préscolaire. Il a donné à l'histoire un cadre spatio-temporel plus au moins approximatif, mais pour les personnages de Hitler et de ses adeptes, il a opté pour une métonymie proche d'un conte féérique : « Ces jours-là, le pays voisin de mon pays fut gouverné par un souverain méchant et égaré. Nous, on va l'appeler le souverain noir, car ses fonctionnaires et ses gens d'armes étaient vêtus d'uniformes noires avec sur la casquette le signe maléfique de la tête de mort, le même que porte sur son torse le sphinx tête-de-mort ». Klíma s'est servi des règles du conte de fées dans le cadre duquel il construit son histoire. Le petit Tomáš, comme d'ailleurs dans la réalité, survit à la guerre et peut quitter sa prison à l'âge de cinq ans inachevés. Pourtant le happy-end n'est que partiel : « Comme j'aimerais raconter un conte pour dire que tous se sont retrouvés sains et saufs et se sont heureusement embrassés. Mais je ne raconte que ce qui s'est passé pendant la guerre, ce que j'ai connu quand j'avais votre âge d'aujourd'hui, et maintenant, je n'ai qu'à dire que le petit garçon n'a jamais revu sa maman et son peintre de papa non plus. » Klíma insiste sur l'authenticité de l'histoire qu'il fait pourtant aborder à l'aide des éléments féériques.

La genèse du livre *Hana's Suitcase* de Karen Levine (2002) a à son début une petite valise usée portant le nom d'une jeune fille, Hana Brady. La valise était exposée dans un musée de Tokyo, après avoir fait un long voyage à partir d'Auschwitz. Grâce aux petits visiteurs du musée, l'histoire de la fille, à laquelle la valise avait appartenu, a été reconstituée, car le secret d'une petite valise vide les a incités à poser une grande quantité



de questions. La valise, emblème de voyages, a ainsi réuni trois continents: en quête d'informations sur Hana, la Japonaise Fumiko Ichioka n'a même pas hésité à se rendre dans l'ancienne ville forte de Terezín en République Tchèque, pour parvenir à y trouver les coordonnées du frère de Hana, Jiří, survivant de l'holocauste séjournant au Canada. À partir de cette enquête, Karen Levine a tourné un documentaire qui, ensemble avec les souvenirs de Jiří Brady, sont devenus la base du livre *La Valise de Hana*.

Conclusion

Le thème de la seconde guerre mondiale et de l'occupation allemande fait son apparition récurrente dans la littérature tchèque pour enfants en plusieurs vagues à partir de 1945. Le choix des thèmes ponctuels dans le cadre de ce grand sujet a été influencé par le besoin d'un renouveau moral après les années d'humiliations et de restrictions vécus sur le territoire du protectorat Bohême et Moravie. Le plus souvent, les auteurs adaptent les moments dramatiques de la libération (liés à l'insurrection de Prague du début de mai), se concentrant aussi sur la résistance menée par les partisans. Or ce sont les moments d'une résistance active de la part des Tchèques envers les occupants. Il est symptomatique que l'un des actes les plus marquants de la révolte tchèque contre l'agression nazie qu'est l'attentat contre le Protecteur de la Reich, Reinhard Heydrich en 1942, n'ait pas été adapté de façon littéraire à l'intention des petits lecteurs. Ce fait est la preuve d'une perspective explicitement politique réservée officiellement à ce thème. A partir de la fin des années 40, les auteurs subissaient non seulement la censure officielle mais s'infligeaient aussi une auto-censure, c'est-à-dire qu'ils ne se permettaient de décrire de manière positive aucune autre résistance que celle organisée à Moscou.

Le thème de l'holocauste n'apparaît dans une mesure plus large qu'à partir des années 1990, et cela grâce aux auteurs qui se sont résolus à témoigner de leurs expériences authentiques seulement un demi-siècle après la guerre, dans une situation de liberté. (Il faut dire que beaucoup d'entre eux étaient persécutés au deuxième plan même après la guerre, à cause de leur origine juive.)

Les traits caractéristiques du petit héros ont connu un changement spectaculaire. Tandis que dans les années 1950, les personnages étaient le plus souvent schématiques, servant d'illustration aux thèses propagandistes et à une explication simplificatrice des événements historiques, à partir des années 1960, les héros sont dotés d'une plus fine psychologie. Ils n'en sont pas moins « des auxiliaires des adultes dans la lutte historique entre le bien et le mal » (Hamanová 1997, p. 34) au service des idéaux éthiques communistes. L'unique exception, c'est le roman de Jan Procházka qui a su démythifier la vision larmoyante de la guerre et de l'enfant, tout en faisant subir à son héros une perte douloureuse d'illusions. Si la littérature contemporaine n'a plus de tabous, les héros des histoires de la seconde guerre mondiale restent toujours parfois statiques, privés d'un développement interne.

Les témoignages authentiques et les mémoriaux se voient aujourd'hui glisser vers une pente féérique, pour peindre la guerre comme un événement appartenant au passé profond, presque mythologique. Pourtant, même dans ces ouvrages on peut entendre un net appel empêchant d'oublier que derrière les maux relatés sous forme de fiction, la souffrance, la vraie, est cachée.

Bibliographie :

HAMANOVÁ, R. *Téma německé okupace a 50. let v současné próze pro děti a mládež*. In *Současnost literatury pro děti a mládež II*. Liberec: TU, 1998, p. 33-38.

SIEGLOVÁ, N. *Funkčnost a zážitkovost v dílech o holocaustu*. In *URBANOVÁ, S. a kol. Sedm klíčů k otevření literatury pro děti a mládež 90. let XX. století*. Olomouc: Votobia, 2004, p. 162-167.

ŠUBRTOVÁ, M. *Tematika smrti v české a světové literatuře pro děti a mládež*. Brno: Pedagogická fakulta, 2007.



ŠUBRTOVÁ, M. When Children Die In War: Death in War Literature for Children and Youth. *Bookbird: A Journal of International Childrens Literature*, 47, 2009, n. 4, pp. 1-8.